

Devoir n°3

Éléments de correction

« Car afin que je sois libre, il n'est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l'un ou l'autre des deux contraires ; mais plutôt, d'autant plus que je penche vers l'un, soit que je connaisse évidemment que le bien et le vrai s'y rencontrent, soit que Dieu dispose ainsi l'intérieur de ma pensée, d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse. Et certes la grâce divine et la connaissance naturelle, bien loin de diminuer ma liberté, l'augmentent plutôt, et la fortifient. De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d'aucune raison, est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt apparaître un défaut dans la connaissance, qu'une perfection dans la volonté ; car si je connaissais toujours clairement ce qui est vrai et ce qui est bon, je ne serais jamais en peine de délibérer quel jugement et quel choix je devrais faire ; et ainsi je serais entièrement libre, sans jamais être indifférent. »

Descartes, *Méditations métaphysiques*, IV

Cet extrait de la quatrième des *Méditations métaphysiques* aborde le thème de la liberté. Descartes distingue deux sortes de liberté : une liberté qui se refuse à tout et jouit de son seul pouvoir d'opposition, et une liberté qui acquiesce aux choses que l'esprit sait être bonnes. Il soutient la thèse selon laquelle la véritable définition de la liberté est la seconde.

La liberté d'indifférence, ou liberté absolue, désigne la capacité de la volonté à se déterminer sans motif. La liberté morale désigne la liberté d'une volonté guidée par l'entendement, que celui-ci soit éclairé par la grâce ou qu'il use de ses propres forces (lumières surnaturelles ou lumières naturelles). On peut croire, à première vue, qu'être libre, c'est faire tout ce qu'on veut, sans être jamais poussé à choisir une option plutôt qu'une autre. Mais une telle définition de la liberté « est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt apparaître un défaut dans la connaissance, qu'une perfection dans la volonté » dit Descartes. En effet, lorsque l'entendement indique à la volonté ce qui est bien, celle-ci la choisit nécessairement, sans hésiter. Être libre, c'est donc vouloir ce que l'on sait être bien. Autrement dit, il ne suffit pas de pouvoir dire

non, encore faut-il savoir pourquoi on refuse et être capable d'acquiescer pour de bonnes raisons. Si le refus est un signe de liberté, il n'empêche qu'il ne suffit pas à la définir. Celui qui est libre est capable de s'opposer à ce qui heurte sa raison mais est en même temps capable d'obéir à ce qu'elle lui commande. Lorsque la volonté, à force d'exercice, parvient à s'épurer elle-même et à ne plus vouloir rien qui puisse l'entraver, elle parvient à être tout à fait libre, mais elle ne peut gagner ce pari d'ascèse qu'avec l'aide de l'entendement, dans la lucidité rationnelle et pas seulement dans le refus aveugle et buté. La liberté est donc non seulement une résistance mais aussi un acquiescement : « *L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté.* », dit Rousseau. Il apparaît dès lors que la liberté est une notion à la fois métaphysique et morale : le libre arbitre, qui est la capacité de dire non, est l'aptitude à la liberté, mais être libre n'est pas seulement être capable de dire non. La véritable liberté est alors autonomie, c'est-à-dire aptitude à acquiescer à ce que l'on a choisi, capacité de dire oui aux lois que l'on considère comme bonnes. En ce sens, l'homme est par essence capable de dire non, mais ne parvient au plein exercice de sa volonté qu'au prix d'un exercice intellectuel à visée morale. Le pur refus s'épuise dans le vain exercice de lui-même et la plus haute figure de la liberté réside dans le consentement à un ordre idéal, celui du monde des valeurs que nous posons comme absolument bonnes.

Comment considérer, comme Jean Cavaillès, qu'entrer dans la Résistance est une nécessité ?

L'Occupation et la Collaboration installent en France un régime politique autoritaire, liberticide et raciste, qui contrevient aux principes de liberté, d'égalité et de fraternité dont se réclamait la France jusqu'alors. Se faire une idée adéquate d'un tel régime, c'est être capable d'en avoir une connaissance claire et distincte, et de ne le pas confondre avec le régime bienveillant et protecteur qu'il prétend être. Ce régime politique, quand on en a compris les principes et deviné les conséquences, ne peut être choisi comme valable, ne serait-ce que parce qu'il nourrit, chez les individus, les passions les plus basses : la haine, la cupidité, la dénonciation, qui consistent à désirer la mort et la spoliation des autres pour assurer sa propre félicité. Or, aucun homme ne peut réussir à être heureux en demeurant prisonnier de représentations aussi fallacieuses.

Le résistant n'affirme pas que le régime de Vichy est détestable : il comprend d'abord que celui-ci repose sur des principes qui ne peuvent conduire qu'à la suspicion et à la détestation généralisée. Il est un régime qui, par définition, court à sa perte. Lutter contre ce régime est donc la conséquence logique de la compréhension de ses contradictions. Désirer renverser un régime injuste après avoir compris qu'il était injuste est donc une vertu, qui doit conduire l'action résistante comme sa conséquence nécessaire.



Philosophe c'est comprendre, et comprendre c'est agir.

Cet homme en bleu de chauffe de mécano, avec sa caisse à outils en bandoulière, qui s'introduit en 1943 dans la base sous-marine de Lorient, croise des soldats allemands, des officiers de la Kriegsmarine, des ouvriers des arsenaux, que fait-il ? Il vient rassembler des informations à transmettre aux Alliés : nombre et types de sous-marins, organisation des flottilles, système de défense, failles de la sécurité, épaisseur des murs, résistance des structures en béton. Cet homme qui, à l'occasion, transporte de la dynamite, qui est-il ? Jean Cavaillès est philosophe. Mathématicien. Professeur. Reçu premier à l'École Normale Supérieure à 20 ans. Agrégé de philosophie à 24. Ses écrits sur la philosophie des sciences sont d'un abord ardu. Ils auront cependant une postérité indéniable auprès d'un grand nombre d'intellectuels – entre autres Derrida, Althusser, Ricœur, Foucault, Canguilhem bien sûr – et continueront d'influencer la pensée d'aujourd'hui.

A la déclaration de guerre, Jean Cavaillès est mobilisé comme lieutenant de corps francs et se signale déjà par la hardiesse des coups de main qu'il monte derrière les lignes ennemies. Fait prisonnier en juin 1940, il entend un officier allemand lui jeter : « *Vous avez tenu moins longtemps que la Pologne !* » ; un vieux paysan l'apostrophe : « *Nous, à l'autre guerre, nous ne nous étions pas rendus* ». Il s'évade, tente de se réfugier à l'université de Lille et d'y trouver un moyen de continuer la lutte. Un professeur lui déclare : « *Evadé ? Mais Cavaillès, vous avez déserté !* » A l'aune de cette réflexion d'un haut dignitaire de l'université française, comment mieux comprendre le pourrissement quasi général d'une époque, comment mieux ressentir « l'étrange défaite » ? Elle préparait, elle assurait Vichy, et toute la collaboration qui s'ensuivit dans une cohérence logique et diligente.

Agent des services secrets de la France Libre, Jean Cavaillès est un ami de Simone Weil et de Raymond Aron qu'il rencontre à Londres lors de ses visites au Général de Gaulle, qui apprécie la hauteur de vue du personnage. Cet intellectuel de grand renom refuse de « *préserver son cerveau pour la France* », il se bat les armes à la main et sait parfaitement qu'il finira par être pris. Arrêté par le contre-espionnage allemand en août 1943, il est interrogé par la Gestapo, torturé. Il ne parle pas, le réseau qu'il a fondé et dirige tiendra le reste de la guerre. Devant un tribunal militaire, Cavaillès reconnaît tous les faits qui lui sont reprochés, les siens seuls, qu'il justifie en citant les œuvres des philosophes allemands étayant sa pensée, celle d'une logique de la liberté consciente et de l'action contingente. Il stupéfie ses bourreaux. Il est condamné à mort et fusillé en février 1944. On retrouvera son corps à la libération sous une croix marquée « inconnu n° 5 ». (...) Canguilhem nous dit : « *Il y a dans la ténacité de Cavaillès quelque chose de terrifiant. C'est une figure unique. Un philosophe mathématicien bourré d'explosifs, un lucide téméraire, un résolu sans optimisme. Si ce n'est pas là un héros, qu'est-ce qu'un héros ?* »

Eric Desordre